

LA FLEUR DE SEL

Katell est une petite paludière des marais de Guérande.

Son père « cultive » le sel, son grand-père aussi, et le père de son grand-père et tous leurs ancêtres l'ont fait avant eux. Toute la famille travaille au marais quand c'est le temps de la récolte, et même avant.

Déjà toute petite, sa mère l'y emmenait et elle la posait sur le talus et la surveillait du coin de l'œil, tout en nettoyant les œillets. Le gros travail ne lui faisait pas peur, même si le plus dur, curer les fossés par exemple, restait la tâche des hommes.

Katell n'est plus si petite puisque son cœur a parlé et qu'elle s'est promise au grand Pierrick.

Seulement, ses parents à elle la trouvent bien trop jeune et ses parents à lui ne sont pas d'accord du tout. Quand on est le fils d'un des plus gros propriétaires, on n'épouse pas la famille de ces gueux qui n'ont que leurs bras et louent les œillets qu'ils exploitent. Pierrick épousera, le moment venu, la grosse Soizic dont le bien est aussi imposant que la personne.

Les amoureux sont transis et marris, mais qu'y faire ? Les liards sont les liards et les parents décidés. Notez bien que les jeunes le sont aussi, mais ça a le temps de leur passer.

Les années passent aussi, hélas ! Katell est de plus en plus jolie et Soizic de plus en plus ronde. Un « gros sac » ne pouvant manquer de séduction, nous n'oserons donc pas insinuer qu'elle serait plutôt obèse. Et Pierrick ? Il est courageux au travail, mais de plus en plus taciturne depuis qu'il a dit en face à son père qu'il pouvait peut-être l'empêcher d'épouser Katell parce qu'il était un fils respectueux, mais que rien ne ferait qu'il épousât « la » Soizic. Depuis, les deux hommes travaillent côte à côte sans desserrer les dents. Le « vieux » rumine sa juste colère et le fils ressasse sa juste rancœur. Ni l'un, ni l'autre ne céderont. Et l'un et l'autre, Katell et Pierrick, se morfondent et soupirent.

Katell ne perd pas une minute. Elle a un petit jardin où poussent les oignons qu'elle va vendre au marché. Elle élève quelques volailles qui picorent ça et là dans les hautes graminées que vanne le vent, entre village et marais.

Quant à se constituer une dot avec ça ! Elle aura des cheveux blancs et perdu ses dents que ça ne fera encore pas une bien grosse somme. Pierrick, lui, peut bien travailler, l'argent va dans le bas de laine des parents. Dont il héritera. Un jour. Sans doute assez lointain pour que le meilleur de ses forces s'en soit allé et que le teint frais de Katell se soit fané...

Donc Katell fait des neuvaines, multiplie les pèlerinages, mais la paix ne vient point dans son

âme et le ciel semble sourd à ses humbles prières. Qui pourrait changer le cœur du vieil Yvonnick ? Ça doit être au-dessus de la puissance du Bon Dieu lui-même. Et Katell se défend d'une autre pensée... tout le monde ne vit pas jusqu'à cent ans ; et l'Yvonnick qui aime tant sa chopine, il lui arrive de ne pas marcher droit. Or, dans les marais, s'agit pas de marcher droit, s'agit de virer avec le chemin qui serpente le long des étiers pleins d'eau salée, s'agit de virer avec lui et pas autrement... un accident, ça arrive quand on est « un peu quant ». Non, ça, Katell s'interdit de seulement y penser, ça pourrait porter malheur, et on ne fait pas son bonheur du malheur d'autrui.



Ah ! Du temps des fées, elles auraient peut-être trouvé une solution. Après tout, que sait-on ? Et s'il y avait encore des fées ? Si le Bon Dieu n'y peut rien, il ne doit pas se fâcher qu'on s'adresse aux fées. Pas au démon, bien sûr. Mais si les fées sont bonnes, elles n'ont rien à voir avec le démon. Longtemps ces idées « travaillent » Katell. Elle n'a pas la conscience très tranquille, ce qui fait qu'elle n'ose les communiquer à personne, ces idées ; mais elles font leur chemin. Après tout, argument décisif, c'est le Bon Dieu qui a inventé l'amour, comment serait-il mécontent quand on fait quelque chose par amour ? La fin justifie les moyens. Et Katell d'aller, point trop rassurée, mais le cœur plein d'amour, un soir à minuit, au Grand Marais, là où on dit que vient la Dame Blanche.

...de Dame Blanche, point. Et Katell de revenir tête basse, le cœur bien triste, toute seulette, avec le sentiment d'être abandonnée de tous, même des Saints du paradis. Et de se coucher en se jurant de demeurer fidèle à son Pierrick, malgré les parents, le Bon Dieu et les fées.

Katell a du somnoler un moment, mais la chaleur est telle que, ajoutée à son chagrin, elle l'empêche de s'endormir tout de bon. Oui, c'est une chaleur comme on n'a jamais vu. Les anciens disent que le climat change. C'est torride et épuisant. Katell se tourne et retourne. « Katell »... elle sursaute, on l'a appelée, ça, elle le jurerait. Son cœur bat à se rompre, un torrent déferle et roule avec fracas dans ses oreilles. Qui l'a hélée ? Elle saute à bas de son

lit, elle court à la lucarne, elle fixe l'obscurité de tous ses sens. Là-bas, là-bas, il y a une vapeur. E si c'était la Dame Blanche ?

Katell n'hésite pas. Voyez-la galoper dans la nuit à travers les herbes sèches et dures, qui accrochent sa jupe et lui égratignent les chevilles. Elle ne remarque pas le poli des miroirs d'eau cerclés par les hauts talus roussis de soleil, pas plus que le scintillement des œillets ; elle n'entend pas le « plouf » des rats d'eau qu'elle inquiète, ni tous les murmures de la faune de la nuit... pas même le hululement maléfique des chouettes ; elle ne sent pas cette paix du marais où le ciel se reflète si bien que ciel et marais semblent ne faire qu'un. Non, elle vole vers cette forme incertaine qu'elle a cru apercevoir...mais il n'y a rien, rien...

La vague silhouette s'est dissipée, évaporée. Découragée, Katell s'assoit sur le trémet, adossée au mulon, une vraie montagne de sel. Elle est épuisée de cette course dans la nuit moite, tout son corps baigne dans une buée d'étuve et son visage ruisselle de tant et tant de larmes contenues. Elle pleure, pleure, interminablement, à gros sanglots, comme si la source de ses larmes ne devait jamais se tarir. Elle pleure à la mesure de son fol espoir déçu...

On ne peut cependant pleurer indéfiniment... Lorsque Katell relève son pauvre visage ravagé, sa pauvre tête qui lui fait mal, ses yeux rougis voient encore tout trouble.

Qu'est-ce qui brille là, sur l'eau ? Pas « dans » l'eau : « sur » l'eau ?



Katell jette d'abord un regard morne. Quand on a tout perdu, on n'a plus de curiosité. Cependant...qu'est-ce donc ? Katell prend dans sa

main quelque chose d'un blanc très pur à facettes bleuies par la lune. C'est dur, c'est plus sec que le sel qu'on ramène de l'œillet avec le las, c'est légèrement collant pourtant. Katell goûte du bout de la langue : c'est salé, très salé même.

Et si c'était la réponse de la Dame Blanche ? Katell s'empare d'un las et fébrilement, maladroitement, ramène cette substance qui flotte, en évitant de toucher le fond de l'œillet. Elle est épuisée physiquement et nerveusement ; pourtant elle retourne chercher des paniers, des gèdes, elle les remplit, les transporte. Sans rien dire à personne, elle prépare une pleine gède, bien tassée, de ce sel si blanc et l'ajoute à la provision de sel gris et d'oignons en chapelets qu'elle va vendre au marché de Guérande. Elle n'a pas fermé l'œil de la nuit quasiment, peu importe, elle est portée par une exaltation qui active son sang et elle ne sent pas la fatigue.

Ce beau sel ravit les ménagères qui l'ont goûté et en un clin d'œil, la gède est vide ! Naturellement, pas bête, Katell l'a vendu trois fois le prix du sel gris.

Non moins évidemment, le vieil Yvonnick a enragé de cette histoire de sel. La « fine fleur de sel » comme dit tout le monde.

Katell s'est acheté de beaux atours et une croix d'or pour aller à l'assemblée, le jour de la Saint-Guénolé. Elle est la plus belle et la plus courtisée.

Damme ! Elle est jolie, et puis elle a découvert la Fleur de Sel. Comment ? Ca, on n'en sait rien... Il y en a bien eu pour dire qu'elle était sorcière, mais des sorcières si belles et si gentilles, il en faudrait beaucoup... Comme elle ne danse qu'avec son Pierrick, la rumeur publique les marie déjà. Avant le père Yvonnick ! Mais ça viendra.

C'est depuis ce temps que, par les étés secs, les paludières recueillent la fleur de sel, si fine et si pure, qui est la part des femmes, pour s'offrir leurs parures...

Geneviève BARAUD

Ce conte a notamment reçu le 1^{er} prix aux Arts et Lettres de Bordeaux, au Genêt d'Or de Perpignan, à la Société Académique de Nantes et de Loire-Atlantique...

Photos :

Page 1 : Grand costume de paludier,

Page 2 : Paludière recueillant le sel.

Dessins de François-Hippolyte Lalaisse. Musée des A. T. P. – Ph RMN, J. Shormans